

La Révolution Prolétarienne

REVUE FONDÉE PAR PIERRE MONATTE EN 1925

Ce texte, dont le titre est de la rédaction, est tiré du livre de Freddy Gomez, Dédicaces. Un exil libertaire espagnol 1939-1975 (Rue des Cascades, 2018) et publié avec l'accord gracieux de l'auteur. Ce dernier y met en scène plus de trois décennies d'exil libertaire en France sous la forme d'un récit composé de brefs épisodes et portraits. Mêlant « l'exact, le possible et le probable » sur « une trame historique avérée », le personnage fictif de Barcena, un homme du « milieu » anarcho-syndicaliste espagnol à Paris, y croise des militants bien réels pour évoquer cette période obscure du mouvement libertaire espagnol, à l'opposé de l'éblouissant été 1936 – objet de toutes les attentions. Nous aurons le plaisir d'en publier un second extrait dans notre numéro de septembre.

BONNES PAGES

Perspectives espagnoles

Barcena lisait avec intérêt et depuis longtemps les articles que Louis Mercier publiait ici ou là sous divers pseudonymes. Il l'avait connu par *La Révolution prolétarienne* et l'Union des syndicalistes. Leur première rencontre datait de décembre 1956, aux « Sociétés savantes », rue Danton, où son ami Paul Barton donnait une conférence sur la résistance ouvrière à l'Est. « Luis », comme on l'appelait chez les Espagnols, avait développé, à l'époque, une intense activité contre la répression de l'insurrection hongroise. Depuis, Barcena et lui se fréquentaient régulièrement. On pouvait même dire qu'ils étaient devenus compagnons d'affinité. Ce soir de novembre 1961, ils dînaient ensemble dans un restaurant de la rue Vivienne pour faire le point sur un certain nombre de questions, dont le devenir de la Commission internationale de liaison ouvrière (CILO) et les perspectives espagnoles.

– Je vais partir en Amérique latine, Barcena, et je cherche quelqu'un qui pourrait s'occuper du bulletin de la CILO. Rüdiger ne veut pas venir s'installer à Paris. Gómez est occupé à mille choses, dont une bibliographie sur la guerre d'Espagne qu'il ne terminera sans doute jamais. J'ai reçu le concours de Guilloré, Stern et Yvernel, mais j'aimerais que tu les assistes.

– Tu connais mon penchant naturel, Luis. Je ne suis pas homme d'organisation, ni même de groupe. Je peux aider, mais j'ai toujours des difficultés à trouver ma place dans une structure. On me le reproche assez du côté des Espingouins. Si tes amis ont besoin de moi, ils sauront où me trouver. Je les aiderai autant que je le pourrai.

– Tu es davantage un homme du « milieu » que du « mouvement », en somme ...

– Plutôt un type de l'entre-deux.

– Comme moi, en quelque sorte, mais sans mauvaise réputation.

– Et tu pars pour longtemps en Amérique latine ?

– Pour deux ans environ.

– Le boulot, j’imagine...

– Le boulot et le reste ; tu sais que j’ai une certaine aptitude à jouer double jeu. L’Institut latino-américain de relations internationales, section du Congrès pour la liberté de la culture, c’est la crèche idéale pour ça. Il paye, mais il ne contrôle pas l’usage des fonds.

– Ça, c’est toi qui le dis...

– Ah, bon ! Tu crois donc toi aussi que je serais un agent de la CIA ?

– Sûrement pas, mais que tu joues avec le feu, certainement.

– Écoute, Barcena, le monde est comme il est, et la seule voie qui nous est ouverte est étroite. À chacun d’agir selon sa conscience de libertaire. On peut poser des bombes, braquer des banques ou cultiver la légende. Tout est acceptable à condition que ça serve et que ce soit sincèrement entrepris. La seule question qui compte pour moi, c’est de savoir si l’on a le droit d’utiliser, sous certaines réserves et non sans discrimination, des moyens financiers offerts sans condition pour diffuser des idées que l’on juge saines, sans subir aucune contrainte, sans accepter aucune altération de la pensée. Et ma réponse est « oui ». On me le reprochera au-delà de ma mort, mais je m’en fous. Et je m’en fous parce que j’ai ma conscience pour moi. Quant à jouer avec le feu, ce ne sera ni la première ni la dernière fois. Je suis, comme toi, d’un temps où, battus plusieurs fois, il s’agissait pour nous de tenir. Moi, ma chance, c’était d’avoir une gueule de communiant. Ça m’a aidé et ça m’aide encore. Si tu savais ce qu’on peut faire avec une gueule de communiant !

Luis s’attaqua au bœuf en daube sans attendre les commentaires de Barcena. Il était de ceux qui mangeaient chaud. Sans peur de se brûler. Une habitude des temps difficiles, ceux où il s’appelait Ridel, l’un des premiers combattants anarchistes étrangers venus rejoindre la colonne Durruti. Entre deux bouchées, la question fusa :

– Alors, il paraît que vous avez l’intention de remettre ça ? On me dit que García Oliver est sur le point de boucler ses valises pour vous dispenser ses conseils. J’espère pour vous qu’ils seront plus clairvoyants que ceux de mai 37 ?

– Le moment-révolution, cette courte période où tout tient dans le trait d’union et relève d’une enclave chronologique, ne dure jamais, tu le sais bien, mieux que moi sûrement, Luis. Le problème, ce n’est pas que García Oliver se soit prêté, comme d’autres, beaucoup d’autres, à éteindre le feu d’une révolution qui ne brûlait déjà plus, ni même qu’on fasse appel à ses supposés services, mais qu’on s’imagine encore pouvoir dynamiter un rapport social. Sur ce point, il y a un invariant anarchiste.

– Il y a surtout de la connerie, coupa Mercier, en saçant son pain.

– Si tu veux, mais de la connerie qui se transmet de génération en génération. Et c’est l’autre problème. Le besogneux radotage de la radicalité, chez nous, tient de l’héritage. Et on n’a pas fini d’en voir les effets.

– Pour moi, le problème, c’est que vous êtes des intoxiqués de l’éphémère et que vous avez une mentalité de bocal. Ça bouge là-bas, de l’autre côté de vos Pyrénées fantasmées, mais vous ne vous en rendez même pas compte. Des choses s’organisent, des luttes sociales se développent, mais, vous, vagabonds à paradoxes, vous ressassez vos réminiscences à la tombée du jour. Ce qu’il faut faire, c’est ce qu’ils font au *Centro* de la rue Saint-Denis : se colleter aux nouvelles réalités, se frotter aux nouveaux émigrants, ouvrir les fenêtres. Il faut abandonner nos songes creux et repartir de zéro, Barcena. L’important n’est pas

de porter banderole ou de faire slogan, et encore moins de réinventer un messianisme hors d'époque, mais d'enseigner à se poser des questions qui ouvrent des perspectives sociales d'émancipation. Le centre de gravité est toujours plus bas que prévu et c'est ce que peinent à imaginer les révolutionnaires. On a déjà connu ça en 36, d'ailleurs, et je n'ai pas été le dernier à tomber dans cette erreur.

– Je vois que tu as la digestion loquace, Ridel. Et j'en redemande : quelle erreur ?

– Putain, mais celle de croire que la perspective était ouverte et qu'il n'y avait qu'à s'y engager. La légende, c'est ça, ce discours circulaire éternellement ressassé. Il y eut des fautes impardonnables bien sûr – le ministérialisme, la militarisation des milices et tout le tintouin –, mais elles ne suffirent pas à tout expliquer. Quand je pense, aujourd'hui, à ce temps-là, ce qui me revient, c'est le brouillé, le brumeux, l'incertain de ces jours où nous bricolions, dans la pire adversité et sans aucune aide, un rapport de forces que nous imaginions, à tort, conquérant. Pour comprendre quelque chose à cette extraordinaire saga des guenilleux de l'anarcho-syndicalisme ibérique, il faut remonter le flot du temps, des analyses *a posteriori* et des jugements péremptores. Il faut se plonger au cœur de l'imprévu de l'histoire ; cette révolution vint du mauvais côté de l'imaginaire : la défense d'une république honnie mais menacée par pire qu'elle. Nous la vivions, tous, cette contradiction, mais nous ne voulions pas la voir. Le réel ne nous va pas. Nous étions prêts à mourir en combattant, mais dans la lumière de nos illusions. J'en suis témoin. J'ai peut-être été l'un des plus acharnés à le croire.

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, il me reste une certitude : ces mois-là furent les plus heureux de ma vie. Une combinaison de mécanicien, une paire d'espadrilles, une couverture, un Mauser. De la boue à partir de septembre, et des nuits tellement froides en montagne que nous creusions des trous à flanc de colline pour y dormir à trois ou quatre, comme des bêtes. Seulement, quand tu dormais, tu savais qu'un *compañero* veillait. Et quand tu étais de garde, tu te sentais le protecteur des autres. Pour moi, la révolution c'était ça. Je n'ai jamais pensé à la victoire, je n'ai jamais espéré. Je n'ai même jamais pensé au lendemain. C'est difficile à expliquer : j'existais. Après ça, tu es tranquille. Toutes les saloperies, toutes les trahisons, tous les faux discours, ça ne pèse pas lourd. Tu sais qu'il est possible de vivre vraiment, sans renoncer à rien. Et tu le sais une fois pour toujours, même quand tu renonces, enfin, à nier le réel. C'est notre chance, Barcena, d'avoir connu ça une fois pour toutes, mais l'histoire ne le retiendra pas. Et tant mieux, après tout : ça restera notre secret, notre signe de reconnaissance.

FREDDY GOMEZ

Extrait publié dans *La Révolution prolétarienne*,
n° 801, juin 2018, pp. 12-13